

L'intelligence de la crise / La crise de l'intelligence Notes pour une généalogie intime du conspirationnisme

Dalie Giroux

Numéro 168-169, hiver 2021

Depuis la crise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95491ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, D. (2021). L'intelligence de la crise / La crise de l'intelligence : notes pour une généalogie intime du conspirationnisme. *Moebius*, (168-169), 61–80.

L'intelligence de la crise / La crise de l'intelligence

NOTES POUR UNE GÉNÉALOGIE INTIME
DU CONSPIRATIONNISME

Dalie Giroux

*The glare is everywhere,
and nowhere a shadow¹*

MAXIM GORKY

I. Comme des chiens dans un jeu de crises

*Un jour, ils vont faire des chars avec des
mini-centrales nucléaires sous le capot.
On va faire exploser la planète! Pis moi,
c'est sûr que j'vas en avoir un².*

Ma grand-mère est née à l'Hôtel-Dieu de Lévis, juste après le krach boursier de 1929. Elle a grandi dans un quartier ouvrier situé au bord du fleuve Saint-Laurent, sous le signe d'une épidémie de poliomyélite. Elle en a contracté le bacille à l'âge de deux ans et dix mois, après avoir mangé une pomme infectée que son parrain Alcide aurait rapportée de Québec, où il travaillait comme tailleur dans une manufacture. Jeune fille pendant la Seconde Guerre mondiale, et mère de famille pendant la crise des missiles à Cuba, Lucienne a élevé ma

1. À propos de Coney Island, en 1907.

2. Conversation avec un proche parent originaire de la Rive-Sud (Québec).

mère et ses siblings à l'époque des abris nucléaires. Elle a aujourd'hui quatre-vingt-onze ans, vit dans une résidence de soins privée, souffre de démence et d'Alzheimer. Elle nage comme un vieux poisson oublieux dans les eaux grises de la crise généralisée du système de santé, sous le signe de la grippe tueuse, dont elle ignore l'existence.

Je suis née à l'Hôpital de Québec dans les effluves de la crise d'Octobre de 1970. Mes parents, vivant sur le seul salaire de mon père ouvrier de la construction, ont contracté en 1982 un prêt hypothécaire à 22 % d'intérêt alors que nous assistions à l'explosion mondiale du SIDA. Il y a eu la crise d'Oka en 1990, la crise du verglas en 1998, la crise des accommodements raisonnables en 2007, la crise américaine des subprimes en 2008. Les rivières sont sorties de leurs lits en 2017 et en 2018, et se sont succédé les vagues du mouvement #MeToo, la crise des opioïdes, la résistance des chefs wet'suwet'en. Au moment où j'écris ces lignes, je suis confinée à la maison, traversant une deuxième vague de COVID-19, et le Capitole américain essuie les attaques de hordes fascistes excitées par Donald Trump.

La succession des crises marque le périmètre et le sens du monde. C'est un ciel astrologique – où des forces obscures agitent la petite aiguille de nos existences, qui oscille entre la vie et la survie. La chute des valeurs, la faillite, les interruptions d'approvisionnement, les communautés déchirées, les affrontements, la guerre civile, le crime, les épidémies, les virus inconnus, la crue des eaux, les ouragans, les vagues de chaleur : les événements qui font crise constituent autant de sites opératoires – un paysage, un rythme collectif – qui requièrent les forces mobilisées de toutes les fonctions de la société.

C'est que la crise est à la fois le prétexte et l'essence de la mobilisation totale, qui est la forme obligatoire du vivre-ensemble à l'ère industrielle et technocapitaliste. Elle est le cœur d'un processus de réélaboration permanente des dispositifs de contrôle étendus et approfondis qui organisent nos vies. L'État (et donc sa réalité même, sa légitimité) s'actualise de fait par un travail perpétuel de gestion de crises: éviter que les choses tournent mal, maintenir l'ordre, assurer la sécurité des populations comprises comme des ensembles statistiques, et faire en sorte que ces populations, différenciées et fonctionnelles, exclues quand il le faut, demeurent productives. La crise et sa résorption incarnent l'espace-temps par excellence de l'art biopolitique, et concentrent tout ce que les électeurs des démocraties occidentales demandent en fin de compte à leurs gouvernements: maintenir à flot un ordre socioéconomique et culturel qui paraît non seulement souhaitable, mais surtout inévitable.

Ce que le normal est à la crise

Les crises qui ont ponctué nos existences ont certes marqué nos esprits, et elles ont parfois donné leur nom à nos trajectoires. Mais Lucienne, sauf dans le très grand âge nostalgique, ne parlait jamais de la polio qui lui a laissé une patte raide et vermoulue par l'arthrose, et moi, en attendant de me faire diagnostiquer quelque cancer statistique, gérant à peu près mes dérèglements hormonaux, je n'ai jamais perdu une nuit de sommeil à la pensée de la catastrophe écologique en cours. Sous le ciel de la crise, ce sont plutôt la souveraineté du quotidien, les embûches locales et les petits rêves réalisés qui ont donné leur texture à nos vies.

Pour les populations blanches ouvrières issues du miracle nord-américain de l'après-guerre, la vie dans l'horizon de la crise, en attendant la prochaine, est cette vie que l'on qualifie de « normale », comme dans l'expression devenue quotidienne en 2020 du « retour à la normale ». C'est aussi cette vie que l'on qualifie de « moyenne », comme dans l'expression imprécise de « classe moyenne », qui a largement gommé les luttes de classe au profit d'une norme économique, sociale et culturelle aussi floue que dominante. La vie normale-moyenne est faite de trois repas par jour, vécue dans des transports motorisés, sous les fils électriques et les bannières commerciales, au son de la radio, devant la télévision, ploguée sur Internet. C'est une vie de travail, de chantier, de shoppe, de boutique, de garderie, de bureau, de travail autonome, de centres d'achats, de programmes de requalification, de voyages, de barbecues, d'études réussies et lâchées, de grimpage et de dégringolage d'échelons, de brosse à Noël, de soirées commanditées par Molson ou par Netflix. C'est un quotidien qui se tient proche de l'hôpital, de la police, qui baisse la tête et qui s'efface pour éviter les problèmes, qui s'assure de se terrer bien en dessous des mouvements de capitaux et des manœuvres des avions de chasse, vaguement respectueux de ce pandémonium qui s'organise de manière fantasque et insaisissable au-dessus de nos têtes.

Pour les populations mobilisées par le capital de ce siècle déjanté qui part dans toutes les directions dans une embarquée inconcevable, le normal et le moyen, c'est dès lors ce temps béni qui se déroule entre les crises, l'entre-crise et la sous-crise, le « pourvu que ça dure », sachant que l'orage n'est jamais loin, sachant qu'il y en a des plus mal pris que nous. C'est le « temps d'une paix », qui concentre

tous les espoirs : l'argent qui rentre, la santé, de beaux loisirs, du sexe, des couchers de soleil, la « paix dans le pote ». Le normal, le moyen, ça signifie que la crise, qui toujours rôde, qui n'importe quand pourrait nous tomber dessus, qui souvent tombe sur les autres, se fait oublier. Et alors on se dit, bravache, que tout ça, « ça nous passe cent pieds par-dessus la tête ».

II. Électricité et onirisme

Tu peux tout découvrir sur l'Internet³.

Berceuses pour l'après-guerre

Mon grand-père était une sorte d'avant-garde canadienne-française : pêcheur assidu et manieur d'armes à feu respecté, lecteur inspiré des Évangiles et collectionneur de cartes topographiques. Conscrit en 1942, il a un temps installé un poste de télégraphie dans la cave de la maison familiale, grâce auquel il communiquait avec des télégraphes amateurs partout en Amérique du Nord. Au début des années 1950, il a obtenu par correspondance un diplôme de « teletronician » dans un institut privé de Washington, D.C., et il est devenu réparateur et vendeur de radios et de télévisions.

Et c'est peu dire que Gérard, Lucienne, moi et les autres avons vécu nos vies en symbiose avec ces appareils de télétransmission. Par la magie des ondes hertziennes, nous avons eu accès à un système de téléguidage de

3. Conversation avec un proche parent vivant sur la Rive-Nord (Montréal).

masse stupéfiant, qui nous a permis de nous orienter dans l'unidirectionnel apocalyptique moderne qui est devenu notre lot et notre héritage. Nous en avons soif – le monde dans notre salon, du monde plus beau et plus fin que la maudite famille élargie. Les données télétransmises remplaçaient avantageusement le monde de la contiguïté, qui semble par comparaison blafard, rempli de tâches peu glorieuses à accomplir, sans verve, hérissé de contraintes émotionnelles, de boulevards sales, de bruits de machines, de musiques oubliées.

Les « programmes » qui nous étaient familiers nous plaçaient dans une sorte de topologie psychotique, où les yeux et les oreilles sont liés mystérieusement à des machines qui donnent des instructions secrètes et impératives. Que ce soit par le biais de l'information livrée en paquet standardisé-nationalisé ou celui de la fiction québécoise ou américaine, la télé nous a parlé des victoires de « l'homme » sur la nature, elle nous a chanté la résilience dont font preuve les modernes dans le chaos du progrès, elle a mis en scène cet entrelacs du normal et du moyen que nous vénérons, elle a narré, autant comme autant, l'amour et la nation au temps de la crise. Cette mise en récit nous plaisait, car elle donnait une texture lisse au temps stochastique qui est le nôtre.

Plus encore, avec la radio et la télévision, nous avons pu goûter au sublime en grand format et en boucle de rétroaction industrielle. Nous avons été les témoins muets du malheur de l'humanité en technicolor : les dictatures, les famines, les fièvres mortelles, les émeutes et les guerres – proche et lointain en même temps, ce mal polymorphe qui nous rasait la tête, mais qui ne nous touchait pas, qui nous épargnait miraculeusement. Je me rappelle avoir vu, avant

l'âge de raison, les documentaires de la BBC qui révélaient les camps de la mort diffusés par Radio-Québec.

Et je me rappelle surtout la fiction ingurgitée, tramée de catastrophes naturelles ou technologiques, de cimetières indiens, de morts-vivants, de lézards conquérants, de civilisations intersidérales. J'ai mémoire des répertoires de criminels dangereux, de pédophiles, de monstres à visage d'ange, de croqueuses d'hommes virées maniaques, de menstruations diaboliques, ribambelle qui nous a animés de frissons cathartiques, qui s'est mêlée à la matière onirique de nos vies, autant de figures capitonnées au sentiment vague et parfois aigu d'anticipation qui constamment en quelque point hante le normal et le moyen.

La matrice électrique image-son reste à ce jour le dispositif principal par lequel le plus grand nombre peut dans l'entre-personnel métaboliser le réel apocalyptique occidental. La télétransmission est la preuve qu'il y a un monde au-dessus de nos têtes, un monde qui fonctionne tout seul, tout comme le prouvaient les cartes postales envoyées à mon grand-père dans la vallée du Saint-Laurent par des télégraphes amateurs de l'Oregon, de l'Alaska ou du Texas, et comme le prouvent aujourd'hui les milliards de posts publiés chaque jour.

Tout gouvernement depuis cette époque est incidemment une boîte d'image-son, et doit se produire sous la forme d'une télé réalité. Les Hitler (qui assurait lui-même l'aspect technique de sa mise en scène devant les foules), les Berlusconi (dont l'empire médiatique est arrivé un temps à tenir lieu d'espace public) et les Trump (passé directement d'une émission de télé réalité à la Maison-Blanche) ne sont que les figures grotesques de cette modification en

profondeur qui affecte l'ensemble de la vie politique des peuples de l'électricité.

À force d'illusion

Le normal et le moyen étaient pour Lucienne, pour moi et les autres ce à quoi nous pouvions et voulions aspirer. Nous le savions d'ailleurs trop bien et ne cherchions pas à comprendre comment ça marchait, en tout cas pas plus que ça, et certainement pas pour nous rendre malheureuses avec des questions sans réponse.

Cela nous était égal d'apprivoiser les puissances qui agitaient ce monde enchanté au bord de la crise. Nous avions de toute façon si peu de pouvoir, l'ancêtre analphabète nous soufflait encore dans le cou, et nous ne cherchions à vrai dire qu'à comprendre ce qu'il fallait pour gérer avantageusement nos petites affaires. Nous savions notre monde fragile, nous en soupçonnions momentanément l'illusion, mais nous ne pouvions pas en imaginer un autre, sinon le même en mieux, en moins pire. Nous entretenions l'idée farfelue que nous allions peut-être, sûrement, être chanceuses.

Nous ne pensions jamais au fait qu'il n'y a ni dieu ni diable au volant du bolide fou de la civilisation. Parce qu'il y avait toujours un horizon au bout duquel, dans la poussière et le bruit, quelques bornes lumineuses allaient clignoter, un espace-temps dans lequel se projeter, faire un pit stop, s'acheter une balayeuse, manger des sushis ; parce qu'il y a le progrès technologique qui n'a pas arrêté de nous surprendre, et qui nous a gâtées, même les plus modestes d'entre nous, qui a livré dans nos maisons des machines à laver automatiques et des vaccins contre toutte, des ordinateurs portables, des bornes sans fil et du magasinage en ligne.

Les crises, avons-nous cru, n'étaient que des stations sur un chemin de croix au long duquel il est possible de se payer des vacances en famille, faire des études, avoir une belle retraite, et, à la clé, se mirer dans des écrans, brûler du gaz en son nom personnel, avoir du fun – une Floride bien à soi. Nous avons certes congédié les curés, mais nous nous sommes emmitouflées bien au chaud dans la Providence : « Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? » reste d'ailleurs la question qui conclut la plupart des conversations politiques dans les chaumières du normal et du moyen.

Nous, les luckeuses, les travaillantes, n'avons jamais pris part à l'histoire humaine, sinon en tant que masse consommatrice, et telle que cette histoire nous aura été, longtemps à notre satisfaction, narrée par les organes de télécommunication de la cité électrique. Nous avons fait nôtre la philosophie industrielle et militaire de la mobilisation totale. Nous nous sommes gavées de télévision, nous avons adoré les voitures, et nous avons crié, légères et optimistes : « Je m'en fous comme de l'an quarante. »

* * *

À propos de la crise écologique, ma grand-mère une fois m'a dit, alors qu'elle avait dans les soixante-dix ans et moi dans les trente : « On ne savait pas, que ça allait virer comme ça. Pour nous, le progrès, c'était juste merveilleux. »

III. Un virage psychotronique

J'ai vu du monde qui voulait casser des policiers. Pis à quelque part, tout le monde veut se battre, tout le monde dit que le système est pourri, mais... Je regarde le monde, des fois je me dis que crisse, on sait même pas c'est qui qui mène le monde, ostie. Pis si on savait c'était qui qui mène le monde [cris indistincts de la foule]... oui, mais si on avait leurs noms, si on avait juste les noms de tous ceux qui mènent le monde, leurs noms de famille, où c'est qu'y restent. Imaginez le pouvoir qu'on aurait sur eux, la pression qu'on pourrait leur mettre. J'sais pas, me semble que la solution est là, là. Faut juste savoir c'est qui qui mène le monde⁴ !

L'autorité à gogo

Ma grand-mère, autant que je m'en souviene, a toujours été convaincue que les politiciens, sauf quelques exceptions célébrées, étaient des voleurs. Toute sa vie, elle a tenu pour vérité cette monnaie courante qui veut que loin sur l'Aréopage, dans les clubs privés, dans les rencontres internationales, sévissent des crosseurs professionnels qui s'en mettent plein les poches en nous faisant des rissettes au journal télévisé.

Dans les années 1980, le doute est devenu un programme politique à l'avenant, tramé de détestation paranoïaque de l'État, d'obsessions sur la dette publique, de répression de la criminalité, de défense de la liberté individuelle menacée par les programmes sociaux. Ça nous a valu en Occident deux générations de gouvernements néolibéraux dirigés par des comptables redresseuses de torts, des cycles de

4. Discours improvisé tenu par un jeune homme à l'occasion d'un micro ouvert lors des manifestations contre le Sommet des Amériques à Québec en 2001.

désinvestissement massif dans les programmes sociaux, le déclasserement socioéconomique des classes ouvrières, et la stigmatisation effrénée de toute minorité jugée profiteuse de l'État, donc ennemie du normal et du moyen.

Ma génération, la X, balisée par le No future d'un bord et le Fuck toutte de l'autre, a hérité d'un mood politique foncièrement réactif. Elle s'est résignée non sans maugréer à faire sa vie avec les miettes sociales et économiques du baby-boom. Elle a été éduquée par des profs revenus de tout, d'anciens maos qui enseignaient *Manufacturing Consent* de Noam Chomsky et *L'ère du vide* de Gilles Lipovetsky entre deux dépressions politiques et un référendum volé. Les gens de mon âge et ceux qui viennent après, toutes classes confondues, croient, me semble-t-il, très peu à la possibilité de changer les choses – pas en connaissance de cause, mais en quelque sorte par défaut. La démission est la programmation de base.

Pendant ces années, l'augmentation de l'anxiété collective face à la décomposition galopante du normal et du moyen aura été tangible. La vie enchantée de l'entre-crise et les hiérarchies culturelles qui y ont fait leur nid, interprétées à travers le prisme de cet affect carabiné, seraient la proie de monstres parmi les plus inquiétants de nos prophéties télévisuelles – envahisseurs et parasites, étrangers affamés, criminels impunis, racisés enragés, trans, artistes, robots idéologiques, révolutionnaires attardés, pauvres, Jokers, et tutti quanti.

Cette panique morale a tiré avantage, pour croître et proliférer, de la mutation électronique de l'affectivité politique, dont l'effet inflammatoire-hystérique des médias sociaux est le symptôme le plus visible. Elle s'est métamorphosée dans les années 2000 à l'aide de cet adjuvant

en une gaillarde revendication de la liberté d'expression, qui a accouché de lubies disgracieuses : de la défense des arbres de Noël jusqu'aux attaques contre les mosquées dans des villes reculées de la Nord-Amérique. La paranoïa politique de ma grand-mère s'est empirée avec l'aggravation de ses symptômes d'Alzheimer : pendant les événements du chemin Roxham en 2018, elle hallucinait des immigrant-e-s qui entraient dans son appartement et qui se servaient dans la cuisine.

Dans les banlieues mondialisées, on s'est mis à rêver d'une poigne de fer, préférablement un gros-vieux-homme-blanc, riche ou rusé, qui va « se lever et mettre de l'ordre là-dedans », un Batman, un Maxime Bernier, un Jair Bolsonaro, name it, n'importe qui, un Alexis Cossette-Trudel, un bully, quelqu'un, un Rambo Gauthier, un Vladimir Poutine, qui va s'occuper des poules pas de tête, un qui-dit-tout-haut-ce-que-tout-le-monde-pense-tout-bas, un mal engueulé, un comique – la liste est longue, et le réveil de la personnalité autoritaire constitue un rameau pathologique du normal et du moyen, dont l'importance ne saurait être sous-estimée.

Le nouveau normal

L'univers électrifié et nihiliste qu'est devenu l'ordinaire de la crise semble avoir atteint un nouveau seuil à l'occasion de la pandémie de COVID-19 qui sévit depuis le printemps 2020. Les peuples électriques se retrouvent enfermés dans leur logis, reliés au reste du monde par le cordon ombilical de la fibre optique, en télétravail ou au chômage, seuls ou encombrés de leur marmaille adoratrice d'écrans et abandonnée à ceux-ci. Les vieux, les malades, les maganés, les abandonnés sont confinés dans des maisons de soin, des prisons, des centres jeunesse et des urgences peuplées de

gens en psychose, et en marge, les gens meurent seuls, on les incinère sans cérémonie.

Le marché immobilier explose, visites masquées et surenchère hypothécaire pour un petit carré de verdure, tandis que le marché de l'emploi se ratatine par le bas, et que les travailleuses de la santé, réquisitionnées, se démènent aux côtés des militaires. Les petits commerçants rendent les armes pendant que les grosses chaînes caracolent sur des sommets boursiers. L'économie, souple gymnaste, fait le grand écart entre les riches et les pauvres, et partout devant les commerces, on attend en ligne, comme dans la propagande antisoviétique de mon enfance.

Trois décennies de désinvestissements dans les services sociaux nous bottent le cul, alors que les subsides gouvernementaux, mystérieusement inexistant il y a encore quelques mois, s'acheminent en masse pour éviter que le capitalisme ne se casse en deux. On a le sentiment que ça chie, et pour preuve : les gens se ruent sur les stocks de papier toilette et les lingettes désinfectantes envasent les systèmes d'évacuation des eaux usées, ce qui a provoqué des reflux dans les maisons à Sainte-Julie, à Sherbrooke et à Repentigny. Qu'à cela ne tienne, on va appeler ça le « nouveau normal », et on se « réinvente », et on est « résilientes ».

Mais quelque chose craque, l'illusion s'effrite. La temporalité progressiste, qui menait directement au paradis de la consommation de masse écervelée, où la science et la technologie allaient tout arranger pendant que nous étions occupés à publier des selfies à Barcelone et à rire en regardant les derniers épisodes de « The Donald » à la Maison-Blanche, se désagrège.

Comme si la Terre avait fait irruption dans la forêt des écrans et ravissait brutalement au normal-moyen le luxe qu'il

s'était payé depuis soixante-dix ans de se câliser des effets de cette manière de vivre, ne voyant pas la laideur absolue des paysages industriels qui bordent les villes, se rassurant en se disant que le gaz n'a pas d'odeur, achetant des jeux vidéo aux enfants, payant à crédit avec des cartes à puce.

*
* * *

J'aime croire que ma grand-mère, qui encore récemment passait dix heures par jour devant un écran géant où défilait les nouvelles en continu sur LCN, a volontairement perdu la boule quelque part en 2018 – elle est partie prendre l'air. Incidemment, quand je lui demande où elle est, elle répond souvent : « En Floride, je pense. »

IV. Épistémologie de l'impuissance

*Le Plan continue de se dérouler exactement comme prévu !
Et il nous dirige de toute évidence vers la solution militaire, qui a
de toute façon toujours été LA SEULE VRAIE SOLUTION pour
pouvoir réellement arrêter et juger UN IMMENSE RÉSEAU
MONDIAL de criminels [autrefois] ultra-puissants, formant
l'État profond international, et responsable d'une quantité de
mal et d'horreurs tout simplement incalculable⁵ !*

5. Lu sur une page Facebook, rédigé par un Montréalais installé dans les Laurentides.

Le carnaval des repères perdus

Tout un pan de la population souffre d'une légère panique politique, et on peut le comprendre : les lieux de vie que nous avons en partage n'indiquent aucune voie de sortie, sinon des sorties d'autoroutes qui mènent à des entrepôts placés au milieu de terrains vagues où l'on peut acheter des appareils électroniques et des voitures, et où l'on peut empiler des déchets industriels aux couleurs de chaînes de fast food. Où se trouve donc le mode d'emploi de ce monde délabré ? Où sommes-nous, et avec qui ?

La boussole frétille. Un quart des Canado-Québécois croient que la covid a été créée dans un laboratoire chinois. Des pétitions circulent en Montérégie pour s'opposer aux chemtrails qui seraient cause des changements climatiques. On s'explique entre voisines, en Outaouais, que Microsoft compte nous implanter par le biais d'un vaccin une puce électronique reliée à la 5G pour nous contrôler à distance. Des youtubeuses d'âge mûr, depuis leur petite maison propre, tirent la civilisation au tarot, racontent que l'État profond va bouleverser nos vies au cours de l'année qui vient. Des patriotes proarmes de la région de l'amiante se préparent à passer à l'action. Des manifestations antimasques se tiennent devant le Parlement à Québec et la tour de Radio-Canada à Montréal et annoncent l'ère du Verseau. Les QDrops de QAnon sont traduites au Québec au profit de la France, et l'on se redit dans d'innombrables chaumières de la Belle Province le scandale de l'élection présidentielle volée. Les preppers et les survivalistes ont la pêche, les épisodes psychotiques font office de rituels de politisation, et tout le monde a un beau-frère conspirationniste.

C'est le retour du refoulé, et c'est un cauchemar. Tout à coup, drette là, on ne veut pas « comprendre », c'est trop

long de chercher à comprendre, ça n'a d'ailleurs jamais intéressé grand monde, et puis ce n'est plus le moment, parce que le monde normal, la classe moyenne, et avec eux nos certitudes, piquent du nez. On veut avoir des réponses. Tout de suite, ça presse.

Faites vos recherches !

Dans un geste grandiloquent, des milliers de ressortissants du normal et du moyen cassent leurs gros flatscreens en direct sur les médias sociaux. Ils sortent de la télé pour entrer dans l'ère Internet. Assis dans son pick-up, campé dans son sous-sol, attablé dans la cuisine, le transfiguré du technocapitalisme traverse l'écran, il se mêle de la politique, il passe à l'action : on va se faire des nouvelles entre nous. On a assez ri de nous autres.

Une panoplie de démons mineurs entre alors en scène : aspirants, imitateurs, gonflés de l'Internet, mangeux de marde, groupes extrémistes, intellectuels déchus, starlettes au chômage, désœuvrées pandémiques. Personnages composites, à la fois chroniqueurs, savants et réactionnaires, on crie en cœur : « Ils nous jouent dans la tête ! Ils nous mentent ! C'est écœurant ! » On swingne les humeurs, on crie au scandale, on se fend de commérages, on fantasme à mort sur le pouvoir, on offre un crise de bon spectacle. « On va vous les donner, nous autres, les réponses ! » Quitte à les inventer.

Chacun y va de sa fable politique, où le pouvoir est réifié, omnipotent et omniscient, incroyablement malicieux. Le monde ordinaire, en pleine débandade psychopolitique, s'empiffre de croustillantes histoires de conspiration, se croyant pourceaux aux perles. Et celles qui mettent en doutent l'or du Canada que sont les théories du complot

seront qualifiées de menteuses, de « merdias », de prêtres pédo-satanistes, de pantins, d'endormies... On se crie par la tête, certains comme les témoins de Jéhovah, de la fin du monde: « Réveillez-vous! »

Un nouveau vernaculaire numérique se met en place, sorte de protestantisme massifié. Il est home-made, sans titre et incroyablement lisse. Il découle de ce que l'on découvre, après tant d'indifférence et après avoir été l'objet de tant de négligence, que le récit qui a bercé nos illusions depuis les deux guerres mondiales ne fonctionne plus. « Fake news! » est un affect politique: il signifie que notre monde s'écroule et que l'on refuse que ça arrive – c'est une forme collective de déni. C'est aussi une confession: nous avons cru aux berceuses masse-médiatiques modernes, et nous avons cru que la Providence suffirait à nous maintenir à flot dans l'horizon sublime de la crise. On se croyait luckeux, et on s'est fait fourrer.

L'intelligence de la crise se heurte à une crise de l'intelligence. Nous voyons notre propre reflet dans l'écran, en loop, en combo, en direct, et il faut bien dire quelque chose, mais tout ce qui nous sort de la bouche est un peu stupide.

Politique de la conspiration

Il circule dans la marre symbolique globale de nouveaux agrégats idéologiques qui font crier haut et fort au totalitarisme, à la tyrannie, à l'attaque contre le mode de vie normal et moyen. On exige, tout de suite et maintenant, de descendre du train de la civilisation occidentale qui a été détourné par les forces du mal. À la pointe du fusil, s'il le faut. Le grand fantasme conspirationniste est celui du hijacking, du renversement du pouvoir par un outsider miraculeux,

de la chute brutale du « système » pour cause de corruption infinie, de l'Apocalypse sans le bon Dieu.

Les animateurs de ce nouveau fascisme, tout d'un coup, sans y avoir jamais pensé de leur vie, veulent savoir qui sont les maîtres du monde, les milliardaires-pédophiles qui nous gouvernent en secret, les tireuses de ficelle qui décident de notre sort derrière des portes closes. Ils veulent les faire tomber, et liquider en vrac tout ce qui grouille et qui accrédite et soutient ce « système », le politiquement correct, Georges Soros, l'ONU, Joe Biden, Justin Trudeau, les personnes trans, Black Lives Matter, la lutte contre les changements climatiques, et tous les « moutons » qui comptent recevoir le vaccin contre la covid. Le talon d'Achille des normaux et des moyens aura été de croire dur comme fer aux hiérarchies, aux puissances cachées, à la nécessité d'un pouvoir transcendant – comment, sinon, demande-t-on en suivant les lignes d'une orthodoxie blastée, un tel monde pourrait-il exister ?

Et ces nouveaux patriotes se mettent en marche, milice dégarnie, alignée-virtuelle derrière quelques fortes têtes, posts en lettres majuscules et lambeaux théologiques, désorientés comme des mouches qui se réveillent en hiver, conscients que le monde que nous avons connu et néanmoins aimé ne peut pas se survivre à lui-même. Ils empoignent des outils rudimentaires, à portée de main, un téléphone intelligent, une tablette, un tarot de Marseille, un reste d'alphabet, une batte de baseball, un sabre japonais, une rumeur, un paysage stérile, une van et un parking, un chapeau avec des cornes, le droit de gâcher sa vie, pour tenter de marcher à rebours d'une dépossession qui est réelle, mais qui n'arrive pas à se nommer de manière émancipatrice. Au « Ça va bien aller » de la béatitude biopolitique normale et moyenne, les patriotes

de la réaction opposent, en parfaite conformité avec l'époque, un « On va toute mourir de toute façon ».

* * *

Il n'y a qu'un seul monde, et il faut bien admettre que le conspirationnisme procède de la couture d'une réalité commune. Même si cela est éminemment déplaisant, il est impossible (et périlleux) de ne pas prendre acte de cette empreinte en chaque conscience politique, peu importe la position qui nous a été assignée dans cette société de contrôle qui, au-delà de nos petits narcissismes moraux et politiques, fabrique ses sujets de part en part. Cette réalité est peuplée d'archétypes hollywoodiens, criblée de routines relationnelles paranoïdes, elle est hantée d'une kyrielle de tentations autoritaires, tant intimes que politiques, et l'opportunisme pervers-polymorphe y est érigé en morale universelle. Il s'agit là d'une condition commune, donc, qui est celle du devenir-statistique de l'humanité dans l'horizon inéluctable de la crise. Une humanité qui a en partage cette tâche impossible de faire communauté sous la forme d'une masse mobilisée (et démobilisée, et endettée, et incarcérée, et exterminée) par l'entreprise anonyme et guerrière d'accumulation de valeur sous la forme de capital.

Nous sommes là, les bras ballants ou les mains tendues, agrégées le gaz au fond, humiliées ou successful, l'écran qui éclaire sans ombre aucune chacune de nos petites faces inquiètes sous cette bannière de « la mort de toute façon » : qui dit mieux ?

recommencer
à travers les effondrements
chien (ou macaque) + ruisseau
ici à Montréal
vie érémitique comme au Moyen Âge
saine Trinité
lire-prier(musiques)-écrire
vélo-ruminer le matin
Rhésus fait des rêves à la Welles
ou Tarkovski
parfois terribles... si vifs
gratis pas de Netflix⁶

6. Robert HÉBERT, philosophe de Villeray, correspondance personnelle, automne 2020.